

A PROPOS DES DEBATS SUR LE FASCISME

HALTE A LA BANALISATION !

Le Monde des 3-4 juin 1984 a publié un article fort intéressant de Marie-Josée Chombart de Lauwe à propos du climat général dans lequel se déroulent aujourd'hui nombre de débats, de discussions et de controverses sur le fascisme, le nazisme, l'occupation, la Résistance et la collaboration.

Les questions et l'analyse proposées par l'auteur, notamment en ce qui concerne les mécanismes de banalisation de ces événements tragiques, nous sont apparues fort éclairantes. Elles constituent un sévère avertissement pour notre proche avenir. Car le danger est bien là : alimentés par la conjoncture idéologique actuelle - celle des multiples désarrois et de l'érosion des convictions -, amplifiés par la logique d'une certaine scène médiatique, ces mécanismes risquent, hélas ! de devenir autonomes, voire irréversibles. La banalisation du fascisme "travaille", entre autres, à trois niveaux : réduction (à l'infini) des enjeux objectifs, amplification (jusqu'à l'implosion) du subjectif, relativisation (jusqu'à la négation) de la vérité, devenue pure version (vision) personnelle du réel. Il faudrait consacrer plusieurs études, plusieurs recherches pour décrypter le fonctionnement concret de ces mécanismes de banalisation, mis aujourd'hui en oeuvre pour annuler définitivement tout critère de discrimination entre le vrai et le faux, la vérité et le mensonge, le réel et le fictif. Nombre de grandes convictions du passé ont déjà fait naufrage. Si celle de l'antifascisme venait, elle aussi, à sombrer, alors plus rien ne pourra arrêter le processus en cours. L'amnésie historique se muera en mimesis du passé. Et à nouveau la "modernité" se mettra au service de la barbarerie.

Pour ces raisons, nous avons jugé utile de reproduire ici, *in extenso*, l'article de Marie-Josée Combart de Lauwe. Quant à nous, nous pensons pouvoir publier bientôt un article analysant les diverses images de la SS et des SS, véhiculées par certaines "histoires" militaires, certains romans, récits ou films.

Y.T.

« **S**i l'écho de leurs voix faiblit, nous périrons », écrivait Paul Eluard en parlant des martyrs de la déportation ; combien de fois cette phrase a-t-elle été citée dans les discours commémorant la déportation ou la victoire du 8 mai sur le nazisme ? Chaque déporté porte en lui le cri de milliers de voix de ses camarades torturés, assassinés, mais l'écho que pourraient répercuter les survivants est étouffé : on ne leur donne guère la parole, au mieux on la prend en leur nom, au pis on conteste leurs témoignages.

Une série de faits, du plus minime au plus grave, montrent le refus de nous entendre, ou l'utilisation erronée des images de la Résistance et de la déportation. Les mécanismes divers de la banalisation du nazisme et de la collaboration, que nous avons à plusieurs reprises analysés et dénoncés (1), portent leurs fruits et sont lourds de conséquences.

La crise de société que nous traversons n'est pas seulement économique, elle est aussi sociale. Les valeurs sont devenues floues, mal localisées, relatives. Les valeurs républicaines sont récupérées et revendiquées par la droite pour elle seule, dont néanmoins une partie, l'extrême droite, les avait longtemps méprisées. Le Front

national fait oublier son passé et apparaît sur l'échiquier politique comme un parti parmi les autres. Pourtant, il est issu de mouvements dissous pour leurs violences et leurs liaisons avec l'extrême droite internationale fascisante ou franchement nazie.

Cependant, dans le malaise actuel, des franges non négligeables de la population vont rechercher auprès de l'extrême droite des valeurs rassurantes, car elle a édulcoré son langage et propose la sécurité avec son ordre autoritaire - après avoir accentué le thème de l'insécurité, - et catégorise les groupes sociaux en « bons » et « mauvais », désignant ainsi à la vindicte les boucs émissaires responsables de la crise.

Durant les années 70, la mode rétro et le désir de faire preuve d'originalité, ont conduit certains à prendre le contrepied d'images un peu trop simples de la Résistance, ou à exercer une critique sans mesure. On en est arrivé aujourd'hui au scepticisme et à la perte des valeurs de la Résistance, alors que, pourtant, les nouvelles générations demandent à recevoir une information aussi complète que possible sur toute la période de 1939-1945 et sur les courants de pensée et les événements qui l'ont préparée et suivie.

Quelques faits concernant les déportés montrent comment

le scepticisme nous ôte la parole et laisse le champ libre aux calomnieurs et à l'extrême droite.

Au début d'avril, FR 3 avait programmé *Portier de nuit*, film de Liliana Cavani, dont le thème sado-masochiste est : « nous sommes tous victimes et bourreaux ». Dans la Vienne de 1957, une déportée juive retrouve son bourreau et amoureux, un ancien SS. Les images sont belles, les acteurs excellents. Le public est fasciné par la perversion sexuelle et par le drame « romantique » de l'échec du nazisme, puisque les amants trouvent la mort à la fin du récit.

A la sortie du film, nous avons protesté contre cette utilisation déréalisante du nazisme et contre le fait que la victime, une femme juive, est présentée comme consentante, objet sexuel passif. Cette image est outrageante pour les femmes déportées. Certes, l'auteur a voulu faire une analogie entre la perversité sexuelle et l'infection nazie, mais ne suscite-t-elle pas plutôt des fantasmes inquiétants ?

Les présidentes des deux principales associations de déportées, l'Amicale de Ravensbrück et l'ADIR, sont entrées en contact avec plusieurs responsables de cette chaîne, à des niveaux de plus en plus élevés. Nous voulions obtenir non que le film soit déprogrammé, ce qui aurait été une censure et nous la refusons, mais une très courte intervention expliquant que ce film était une expression symbolique et ne pouvait en aucune

façon traduire une réalité du nazisme ni donner une image d'une femme déportée.

Le temps qui aurait suffi pour dire ces deux phrases a été pris pour expliquer pourquoi le film portait le rectangle blanc : à cause de dures scènes sadiques. Lors des échanges téléphoniques, on nous avait averties : « *Ne vous inquiétez pas, les parents pourront éloigner leurs enfants, les personnes sensibles fermeront leur porte.* » Il a été impossible de faire admettre que cet avertissement, le rectangle blanc, ne répondait en rien à une mise au point sur le nazisme. A notre étonnement de voir programmées de telles scènes en avril, peu avant la commémoration de la déportation, la réponse fut : « *On n'y avait pas pensé !* »

Cette anecdote est très significative de l'attitude des médias à notre égard, et d'un climat plus général qui facilite l'extension des thèmes de l'extrême droite. Lors de la Journée de la déportation, Antenne 2 a fait l'effort de présenter un document inédit : le procès de vingt-cinq résistants filmé par les nazis en 1942. Il faut l'en remercier, mais, ailleurs, ce fut le silence. Anne Sinclair a eu le courage de présenter une réflexion sur la Résistance et la collaboration, dans laquelle deux authentiques résistants, Lucie Aubrac et Jacques Chaban-Delmas, dont les tendances politiques diffèrent totalement, ont su s'unir pour défendre la Résistance et récuser le soi-disant

« romantisme » du collaborateur Lucien Colombelle. Ce dernier avoue son remords, mais, dit-il, il avait vu en l'Allemagne nazie et en l'Italie fasciste des sauveteurs de l'Europe décadente.

Henri Amouroux se présente avec détachement ; il a préféré rester neutre sous l'occupation, hors des querelles partisans, puisque, n'est-ce pas, « *il y avait des salauds et des gens honnêtes dans les deux camps* ». Dans le dernier tome de sa *Grande histoire des Français sous l'occupation*, il parle même de « guerre civile entre les Français », comme si les résistants ne luttaient pas en priorité contre l'occupant. La publicité de ce volume faite par le Comité du grand livre du mois déclare qu'en 1943 « *les Français s'entretenaient pour de l'argent, pour des idées* », « *la milice répliqua à la terreur* ». Le lecteur qui ferait confiance à l'interprétation de ce Comité pourrait croire que la violence vient d'abord des résistants, l'oppression de l'occupant est occultée.

Nous avons déjà relevé dans des récits pseudo-historiques des années 70 des descriptions de résistants sous l'aspect d'aventuriers. Les ennemis de la Gestapo y sont montrés comme des individus minables ou même des trafiquants sordides (par exemple dans *l'Histoire secrète de la Gestapo*).

Salir la Résistance, idéaliser les héros nazis, est une vieille stratégie de l'extrême droite.

M^e Jacques Vergès, l'avocat de K. Klaus Barbie, en profite. Mais lui pratique la banalisation dans l'horreur, puisqu'il veut défendre son client en accusant l'adversaire, la Résistance, de trahison, d'ignominie : c'est l'égalisation dans l'abject.

Les déclarations de Hardy font son jeu en laissant planer le doute quand il écrit : « *Tout, je le souligne, est obscur et donc possible* », à propos de la dénonciation de Jean Moulin, laissant soupçonner la culpabilité de l'un ou de l'autre de ses compagnons.

Ce climat sordide a été installé systématiquement par des revanchards de la collaboration, puis par les déçus des guerres coloniales regroupés dans l'FOAS et par ceux qui veulent réhabiliter le fascisme et pour cela nient l'existence des chambres à gaz, ou encore par ceux qui, il y a quelques années, voulaient déstabiliser la démocratie par le terrorisme. Aujourd'hui, ils ont caché leur visage de loup sous le masque d'agneau du bon Français. Nous ne sommes pas dupes, mais il est indispensable que notre voix puisse enfin se faire entendre pendant qu'il est encore temps.

MARIE-JOSÉE
CHOMBART DE LAUWE.

(1) Cf., par exemple, *le Patriote résistant*, n° 522, avril 1983.

L'UNIVERS CONCENTRATIONNAIRE :
MEMOIRES ET TMOIGNAGES COMME
SOURCES HISTORIQUES

Séminaire tenu à l'Université Libre de Bruxelles, 1983-1984, dans le cadre du cours Questions d'Histoire contemporaine (Professeur Robert DEVLEESHOUWER, assistant responsable du séminaire, Hubert GALLE).

Au départ du séminaire, une foule de questions. Quelques certitudes aussi, vérifiées ou non, à débattre. Les déportés seuls n'échappent pas à la mémoire. Eux seuls, qui vécurent l'univers des camps, et donc en furent les victimes, peuvent en tenter une quelconque restitution. Récits et témoignages... ouvrages "savants", synthèses et analyses. La pertinence des récits consacrés à la survie derrière les barbelés que les nazis édifièrent en Allemagne et ailleurs, s'efface en fait devant l'anéantissement qui y fut organisé, à une échelle jusqu'alors inconnue (1). Les récits et témoignages échouent toujours à recréer, malgré l'horreur des détails ou la glaciale froideur des énoncés, toute la vilénie des conditions de survie, tant le mécanisme de destruction appliqué avec la brutale et rigoureuse précision que l'on sait, bouleverse l'idée même de récit.

Certitudes donc, et questions. Questions sur le refus lui-même, l'impensable résistance au système, compte tenu des impensables conditions de captivité qu'il imposait; questions sur cette captivité dont l'expérience, tous en témoignent, est intransmissible (2). Ceux qui se sont tus, de peur de n'être pas crus (3); ceux qui écrivirent vite, pour que la mémoire ne s'érode (4).

Les textes étudiés au séminaire, confrontés - et cette confrontation n'était pas, idéologiquement surtout, une confusion - permirent à la fois une concentration des données et une amplification conséquente sur certains points. Il apparut aussi, en fin de compte, que certaines impressions se recoupaient complètement, même si leurs bases morales diffèrent parfois absolument. Nous ne savons si la mémoire est un support positif pour l'exercice de la liberté; car la mémoire aussi, nous l'avons compris, reste seule.

- (1) G. WELLERS, Les chambres à gaz ont existé, Gallimard, Paris, 1981.
(2) P. ARRIGHI, "Notes sur le système concentrationnaire" dans Revue d'Histoire de la Seconde Guerre mondiale, Paris, octobre 1952, n° 8, p. 29-35.
(3) G. WELLERS, op.cit.
(4) J. FONTEYNE, Buchenwald, Bruxelles, 1975 (3e éd.); H. LAPAILLE, Buchenwald, Ed. Germinale, Bruxelles, 1945.

Le camp de concentration apparaît d'abord comme la projection exacte des thèmes raciaux, des fantasmes de domination annoncés dans le nazisme et développés par lui. Le camp vérifie les mécanismes de pouvoir élaborés dans la société globale; le camp "reflète les formes sociales de la société environnante à un degré fantastique" (1). Ce "degré fantastique" est visible dans cette société concentrée qu'est le camp, à tel point que l'on ne voit plus que lui. Léon-E. Halkin, comme d'autres, insiste sur l'implacable formalisation réglant, dans l'univers concentrationnaire, l'organisation de la terreur, l'autorité absolue des uns, la soumission totale des autres (2). Nulle part ailleurs que dans les camps, parce que société concentrée, la folie d'un système n'a été aussi apparente. Dans cette dialectique du maître et de l'esclave, la donnée initiale est invariablement simple: l'autorité sans limites du maître renvoie à l'écrasement total des esclaves, masse rendue indifférenciée, disloquée moralement par la proximité de l'horreur, l'arbitraire, l'espoir insidieusement laissé de pouvoir s'en sortir en renonçant à sa liberté de pensée. Arbitraire, mort omniprésente, "science" de la souffrance qu'on inflige et appréciation méticuleuse de la rentabilité potentielle des détenus. Quand l'extermination se combine au profit (3) ...

Corollaire du caractère implacable de l'autorité: son illogique impénétrable, ses incohérences, le double jeu des règles formelles et informelles. Ici encore, l'incohérence n'est pas la perversion d'un soi-disant rationalité (ici le dispositif pénitentiaire). Comme dans tout univers totalitaire, la règle renvoie à l'arbitraire, au lieu d'en exclure le risque. L'incohérence est le système. Et la dépersonnalisation, sa condition. Les maîtres font régner une terreur anonyme (dans tous les sens du terme) par leur seule volonté de pouvoir; celle-ci peut s'exercer à tout moment et dans toutes les conditions: "Les hommes ne voulaient que le pouvoir sur des hommes, des institutions, sur l'Allemagne, sur des peuples, si possible sur le monde et sur l'avenir" (4).

- (1) H.G. ADLER, "Ideas toward a Sociology of the Concentration Camp", dans American Journal of Sociology, n° 63, 1957-1958, p. 513-522.
(2) L.E. HALKIN, A l'ombre de la mort, Ed. Pauli, Bruxelles, s.d.
(3) J. FONTEYNE, op.cit.
(4) E. KOGON, L'État SS. Le système des camps de concentration allemands, Seuil, Paris, 1970.

Cette volonté de pouvoir repose sur quelques concepts élémentaires, et cette simplicité même permet une fixation de ces thèmes : les ennemis de l'Etat doivent être éliminés et cette prérogative obsessionnelle permet toutes les exactions : "(Ce) traitement des Juifs fait du camp de concentration SS une institution unique et incomparable dans la structure générale de l'escalavage et de son histoire. Nulle part le calcul froid (...) n'a été associé aussi inséparablement à une telle haine passionnée, un phénomène souvent rencontré dans l'histoire de l'humanité, mais qui n'a jamais auparavant été intentionnellement institutionnalisé" (1).

Les officiers SS exigeaient de leurs subordonnés à la fois une soumission aveugle et un esprit d'initiative. Le but était fixé : exterminer. H.G. Adler remarque que, "contrairement à des autocraties plus anciennes, des dictatures et des régimes de terreur connus dans l'Histoire, l'Etat totalitaire moderne ne peut recourir à des engagements sacrés, même si, en même temps, il ne peut se maintenir sans l'adhésion obéissante de ses collaborateurs. La nature profonde du régime n'est pas d'obéissance sacrée, mais ses subordonnés fondent leur collaboration non sur des convictions individuelles, mais sur une persuasion idéologique qui force l'homme libre à renoncer à toute sa liberté de pensée" (2).

Les règles absolues et automatiques sont poussées jusqu'à l'absurde. Le mécanisme rationnel (au sens bureaucratique) de l'autorité est presque annulé par l'incohérence de son application, au moins sur deux points : la répartition du travail ne tient aucun compte des compétences, physiques ou intellectuelles, des détenus ; d'autre part, l'extermination des prisonniers amena, à partir de 1942, un changement d'orientation des chefs nazis, eu égard au besoin de main-d'oeuvre pour la poursuite de la guerre (3). Le plus irrationnel, évidemment, est encore qu'un tel système de travail forcé entraîna quasi obligatoirement une forme de résistance (la paresse) que les maîtres n'avaient pas prévue : "Le système esclavagiste de la SS fut le meilleur entraînement à la paresse" (4).

(1) H.G. ADLER, op.cit.

(2) H.G. ADLER, op.cit.

(3) W. SHIRER, Le Troisième Reich, des origines à la chute, 2 vol., Stock, Paris, 1960.

(4) E. KOGON, op.cit. Cf. aussi P. ARRIGHI, op.cit.

La personnalité des esclaves n'intervenait en rien dans le calcul de l'anéantissement. En ravalant ses détenus au rang d'êtres inférieurs, en les faisant renoncer à leur personnalité d'êtres, les Allemands se prévalaient seuls de la qualité d'homme (1) ; l'administration héritait alors de simples objets dépossédés, immatriculés, sans âme (2). "La richesse de sensations psychiques était presque automatiquement diminuée. L'âme se créait une croûte protectrice, une sorte d'armature défensive, qui ne laissait plus passer toute forte impression jusqu'à la sensation. Douleur, pitié, tristesse, effroi, peur avaient brisé, par leur proximité constante, la réceptivité du coeur humain ; la terreur, partout aux aguets, l'avait sans peine paralysé. On se durcissait ; beaucoup sont devenus insensibles" (3). "La dépersonnalisation de l'homme, sa transformation d'un individu au sein d'un groupe en la partie anonyme d'une masse. L'homme ordinaire est réduit à un simple objet dont la valeur est seulement déterminée par l'arbitraire et l'intérêt particulier de son oppresseur" (4). L'unique fonction de ces objets "était l'obéissance aveugle, la soumission au travail et aux coups, le dépérissement et la mort" (5). Il ne leur restait que la volonté de vivre ...

La domination des maîtres. Celle-ci reposait aussi sur l'opposition absolue entre le présent infernal et un passé prétendument idyllique. D. Rousset, L.E. Halkin insistent sur l'importance (et les moyens) d'y résister (6).

Mais il faut prolonger la réflexion : outre cette séparation absolue entre présent et passé, il était tout à fait vain et inutile pour les détenus de se rattacher désespérément aux corsets sociaux, qui étaient infailliblement brisés dans la tourmente des camps. La force physique et la ruse tiennent désormais lieu de hiérarchie (7). "Les camps étaient le creuset où tout devait s'unifier, mais non pas en ce sens qu'ils pouvaient faire naître une conscience uniforme chez tous. (...) Ce qui s'unifiait plus ou moins dans les camps, c'était la façon de réagir psychologiquement (8).

(1) E. KOGON, op.cit. Cf. aussi P. ARRIGHI, op.cit.

(2) H. LAPAILLE, op.cit.

(3) E. KOGON, op.cit.

(4) H.G. ADLER, op.cit.

(5) P. ARRIGHI, op.cit.

(6) D. ROUSSET, L'univers concentrationnaire, 10/18 Union Générale d'Édition, Paris, 1971 ; L.E. HALKIN, op.cit.

(7) D. ROUSSET, op.cit.

(8) E. KOGON, op.cit.

La supériorité sociale, dans la vie civile à présent lointaine, entravait plutôt l'adaptation de certains détenus au régime concentrationnaire : outre qu'ils étaient rapidement identifiés et moqués par leurs compagnons de détresse issus de milieux sociaux plus frustrés, ils ne pouvaient évidemment reproduire dans un camp les conditions favorables rencontrées dans la vie civile : "C'est seulement après avoir chassé le souvenir de son ancien genre de vie sociale que l'homme de valeur parvenait à dominer la nouvelle situation, en réfléchissant à ses qualités innées, mais toujours avec beaucoup de peine. On ne parvenait jamais à transposer les échelles sociales valables auparavant dans le milieu des camps, qui formait le plus grossier contraste avec cet ordre social solidement établi" (1). L'humiliation de la situation présente accentuait encore plus l'inutilité des avantages passés.

La lutte individuelle pour la survie - encore que les sacrifices ne furent pas rares - empêchait que les détenus se forment une âme collective devant l'anéantissement. Halkin évoque le "soulagement inexprimable qui me remplissait de honte" quand à Breendonck d'autres que lui sont appelés à la question (2). "Le pire ennemi du détenu, c'est le détenu", dira Kogon. Sur des bases aussi fragiles, où la détresse tenait lieu de sentiment, et l'abattement de communication (mais une somme d'abattelements n'est jamais égale à une âme collective), la promiscuité et la terreur étouffaient davantage encore les possibilités de résistance. De plus, l'administration des camps divisait systématiquement les prisonniers, les dressait l'un contre l'autre : "Dans les camps de concentration, c'est l'administration elle-même qui entretenait et attisait ces rivalités, allant jusqu'à faire jouer les différences de races et de catégories pas seulement politiques. Elle espérait ainsi empêcher une cohésion trop étroite entre les détenus, cohésion qui ne lui aurait pas permis de garder en main ces milliers de prisonniers (3).

(1) E. KOGON, *op.cit.*

(2) L.E. HALKIN, *op.cit.*

(3) R. HOESS, *Le commandant d'Auschwitz parle*, Julliard, Paris, 1959. Petite collection Maspero, n° 225, Paris, 1979.

La promiscuité inévitable était à chacun intolérable. Les égoïsmes dominaient. "Ce qui touchait le plus directement les détenus, c'était ses compagnons de captivité. On était enchaîné à eux, forcé de s'adresser à eux, livré à eux. Les forces prédominantes qui régissaient la vie entre les détenus étaient l'égoïsme et les pensées intéressées, aggravées par maintes sortes d'antipathies. Cette solidarité entre détenus, tant vantée à la fin des camps, était un étau forgé avec le même dur matériel moral, et que seules des sympathies d'homme à homme ou de groupe à groupe pouvaient à l'occasion rendre plus souples" (1). Abjection quotidienne, qu'il faut "supporter sans l'accepter", dira Halkin, parlant de Dora.

Plusieurs facteurs convergents empêchent les détenus de résister au moins collectivement à l'oppression. Des auteurs insistent, on l'a dit, sur la dépersonnalisation subie et sur cette impression accablante d'être anonyme : "L'individu devient dans la masse un zéro ; il n'éprouve plus de responsabilité personnelle ; dissous, caché dans la masse, il suit la direction de tous, jusque dans l'abîme (2). L'absence de responsabilité entraînait l'abdication de toute responsabilité ; la délivrance des responsabilités amenait le renoncement à toute personnalité, à toute action.

D'autre part, les particularités nationales, si elle permettaient, au sein des groupes nationaux, une tendance à l'égalisation, accentuaient encore les oppositions entre détenus. On sait quelle barbarerie était infligée aux prisonniers russes et polonais ... De plus, la SS désignait des kapos, souvent condamnés de droit commun, qui organisaient à leur manière la vie dans les blocs dont ils avaient la responsabilité. Il n'était pas rare qu'ils infligent des sévices à leurs compagnons dans le seul but de se valoriser auprès des gardiens et surveillants animés du même esprit.

L'adaptation au camp, en plus de tous ces facteurs convergents, réduisait encore la possibilité de résistance. L'homme était seul. "C'était un luxe d'avoir des amitiés au camp", dira P. Halter venu témoigner au séminaire. Il fallait faire de cette solitude une force : "Nous faisons de notre détresse une vertu. Ce choi insultant se transformait chez beaucoup d'entre nous en un sentiment de la valeur de cette sélection (3).

(1) E. KOGON, *op.cit.*

(2) Idem, *ibid.*

(3) Idem, *ibid.*

Très vite, la lutte contre la dégradation prit la forme encore embryonnaire puis progressive d'un sens de la dignité et de l'élaboration d'une pensée libre : celle-ci, pourtant, n'était pas concevable sans un support positif, capable de transcender les conditions présentes. Ces détenus étaient ceux "chez qui la pensée est mouvement ; faire le point, repenser les valeurs, les réclasser" (1). "L'accoutumance psychique au camp n'était pas en premier lieu une question d'origine ou de situation sociales, mais dépendait presque exclusivement de la force de caractère et de la présence - ou de l'absence - de conceptions religieuses, politiques et humanitaires" (2). A coup sûr, ce n'était pas facile. Arrighi cite le cas de détenus dont "la liberté s'exprima, hors de toutes valeurs esthétiques, dans le respect de soi-même, manifesté sous les formes les plus simples : tenue extérieure, tentative de propreté physique, politesse, c'est-à-dire respect d'eux-mêmes, de leur qualité d'hommes". Mais l'atmosphère de canaillerie du camp l'emportait le plus souvent. La lutte d'intérêts n'excluait pas les humiliations entre détenus : "Bien des prisonniers étaient tout particulièrement fiers de cette spécialité de barbarie. Ils ne pouvaient jamais manifester d'une façon assez agressive leur absence d'éducation. On prohibait même sévèrement jusqu'aux petites formules de politesse qui facilitent la vie, même si elles ont perdu leur sens profond" (3).

D'une manière générale, l'homme de conviction résista et survécut. Fonteyne, Halkin, Rousset, Lapaille insistent. La solidarité, la conscience politique comme capacité de résistance ... Il reste qu'une logique fonctionne quelque part, dans une solidarité de convictions comme d'ailleurs dans toutes les relations sociales à l'intérieur des camps. Par quoi cette logique et ces relations furent-elles déterminées ? L'analyse reste encore largement à faire. Au-delà de tout ce qui a été dit sur les conditions de la lutte pour la survie dans les camps, lutte individuelle ou organisée collectivement, politique ou non, il reste que des choix furent posés (qui permirent la survie), que des rationalisations intervinrent (pour guider ou légitimer ces choix), que des jugements sociaux fonctionnèrent ... qui toujours renvoyaient au système de classement à l'intérieur du camp.

(1) P. ARRIGHI, op.cit.

(2) E. KOGON, op.cit.

(3) Idem, ibid.

Événementielle ou psychologisante, l'explication des processus de survie risquait de donner le champ au jugement moral, c'est-à-dire, confusément, à quelque condamnation implicite du rescapé. L'analyse historique qui prévalut pour le nazisme a permis de la mettre en cause. L'un des participants du séminaire put conclure, s'excusant de l'incongruité apparente de la citation, en rappelant une phrase inscrite sur les murs de Paris il y a quelque temps déjà : "La liberté est le crime qui contient tous les crimes. C'est notre arme absolue".

Y. VAN CUTSEM, avec F. DUMONT, Th. FERGO, F. de FURSTEMBERG, Ch. NICOLETSAS, C. ROOBAERT, G. SERAFINI, Ch. THIRY et M.-H. WAMBECK, sous la direction de H. GALLE, chargé d'enseignement à l'U.L.B., avec la participation de P. HALTER et Y. THANASSEKOS.

Nous avons reçu de notre ami Léon MAZY, professeur de morale à l'Athénée Royal Marcel Tricot (Laeken), les résultats des travaux qu'il a effectués avec ses classes à propos de notre voyage d'études à Auschwitz-Birkenau. Nous tenons à le remercier pour cette excellente initiative, qui constitue à la fois un exemple à suivre et un sujet extrêmement stimulant pour notre réflexion pédagogique. On voit les difficultés de l'entreprise, les succès remportés et l'énormité du travail qui reste à accomplir. Nous publions ci-dessous l'intégralité de la communication de Léon Mazy, avec l'espoir de susciter la discussion et de pouvoir confronter cette initiative avec d'autres expériences similaires.

APPLICATION PEDAGOGIQUE AU VOYAGE ORGANISE PAR LA FONDATION AUSCHWITZ 1984

Le programme du cours de morale au niveau des classes de troisième année (*) traite de la tolérance, et du respect de l'individu. Y sont abordés des problèmes comme l'euthanasie, la violence quotidienne, le viol, la violence d'Etat ou la torture, et le rôle d'Amnesty International, le racisme et le génocide.

Avant de partir en Pologne, les problèmes soulevés par le racisme et le génocide avaient déjà été abordés. A mon retour, j'ai fait rapport à mes élèves de ce que j'avais vu, de mes réflexions et, sans dramatiser, des émotions qui m'avaient bouleversé.

La méthodologie du cours basée sur la "discussion libre" relève plus de la dynamique de groupe que de la réflexion personnelle. Je voulais me rendre compte de l'impact de ce voyage sur chacun de mes élèves. La composition de fin d'année en était l'occasion. Dans une série de sept questions, j'ai introduit la question qui devait me faire connaître comment ces jeunes gens avaient perçu les motivations qui poussaient des rescapés et des enseignants à commémorer l'horreur d'un génocide.

(*) Voir la brochure M.E.N. n° 315/91 (MORALE - Enseignement secondaire, 1976, pp. 83, 86, 99, 102, 115, 116).

J'ai reçu trente-huit réponses, soit quinze en section professionnelle, quatorze en section rénovée et neuf en section technique de qualification - (pour maîtriser la subjectivité, je place les sections par ordre alphabétique). N'ont pas répondu dix-sept élèves, soit cinq en "professionnelle", six en "rénovée" et six en "technique de qualification".

Les classes auxquelles je donne cours sont regroupées selon les trois sections. Elles comprennent les tranches d'âge que l'on retrouve dans le tableau suivant :

AGES	Professionnelle	Rénovée	Technique	Total
19 ans	1	0	0	1
18 ans	0	1	3	4
17 ans	1	2	4	7
16 ans	8	4	2	14
15 ans	5	7	0	12
Total	15	14	9	38

De ce tableau, il faut observer :

- l'écart entre les tranches d'âge, ce qui pose les problèmes, d'une part de l'adéquation du programme au niveau mental et culturel de chaque élève, et d'autre part, des rapports entre pubertaires et post-pubertaires ;
- la répartition différente des tranches d'âge selon les sections. Cette différence peut s'expliquer sommairement par l'environnement socio-culturel des élèves, responsable en partie des redoublements plus nombreux en section technique qu'en section rénovée et par les conditions d'inscription en section professionnelle, conditions qui font le même office en section préparatoire que la "voiture-balai" au Tour de France ;
- l'internationalisation du public étudiant dans les grandes villes. Au niveau de la troisième année, je donne cours à neuf nationalités différentes (par ordre

alphabétique dans le tableau suivant) :

Nationalités	Professionnelle	Rénovée	Technique	Total
Belge	7	12	7	26
Chilienne	1	1	0	2
Française	1	1	0	2
Espagnole	2	0	1	3
Grecque	2	2	2	6
Italienne	1	1	1	3
Marocaine	3	2	4	9
Tunisienne	0	1	0	1
Turque	3	0	0	3

ce qui donne les proportions suivantes : en section professionnelle, 13 élèves étrangers pour 7 élèves belges, en section rénovée, 12 élèves belges pour 8 élèves étrangers et en section technique de qualification, 8 élèves étrangers pour 7 élèves belges. La différence entre la section professionnelle et la section rénovée est significative ; cette différence relève plus du domaine politico-économique que de la morale. Dans de telles classes, l'apprentissage de la tolérance n'est pas un vain mot, elle se vit à chaque instant. Notre école ne connaît pas de racisme ; les cas connus sont le fait d'étudiants qui sympathisent avec l'idéologie du Front de la Jeunesse ou de professeurs encore étonnés de rencontrer un tel échantillonnage de l'Humanité ;

- l'absence de jeunes filles dans ces trois sections. Cinq professeurs, trois de morale, deux de religion catholique se partagent les élèves de troisième année. Les jeunes filles de sections professionnelle et technique de qualification sont inscrites au cours de religion catholique ; les jeunes filles du cours de morale suivent le cours de mes collègues.

Les réponses qui suivent en annexe ont été transcrites telles que les élèves les avaient notées. Les aberrations orthographiques, grammaticales et syntaxiques ne

peuvent être perçues ni comme une moquerie ni comme un procès du cours de français. Dans ce cas, le respect envers l'individu s'étend à sa langue et donc à sa pensée même si la forme s'écarte des normes du langage-convention sociale.

La lecture de ces réponses au niveau de la langue fait apparaître entre les trois sections des différences de sélection déterminée non pas par le quotient intellectuel ou des résultats scolaires antérieurs mais, encore le plus souvent, par le milieu socio-culturel familial mû par la tradition ou embarrassé par son ignorance de notre système scolaire.

Ces réponses peuvent peut-être donner une piètre idée de l'enseignement belge ; il faut néanmoins remarquer qu'un progrès existe par rapport à l'avant-guerre. En effet, les catégories socio-culturelles qui correspondent à ces élèves de 1984 ne fréquentaient que rarement l'école à cette époque. Beaucoup de ces enfants étaient au travail manufacturier, industriel, même avant la fin de l'obligation scolaire.

Ces élèves aujourd'hui peuvent connaître, comprendre, s'exprimer, peut-être pas encore expliquer et s'expliquer. Eux ne le savent pas, mais ce dernier processus intellectuel ne se réalise pas par la théorie mais par l'expérience qui reste (et l'âge l'apprend) le meilleur médium pour intégrer la connaissance.

Les trente-huit élèves qui ont formulé une réponse ont voulu s'exprimer à propos de l'expérience que j'ai vécue en Pologne ; les dix-sept qui n'ont pas répondu ne me donneront aucune raison de leur silence. Un psychologue pourrait dresser un profil psychologique de chaque élève, du professeur également mais aussi un profil socio-psychologique de ces trois micro-sociétés.

Les idées émises par ces élèves n'apparurent pas toutes lors de la discussion en classe. C'est donc qu'un travail individuel de réflexion a permis la mémorisation non seulement des idées débattues en classe à propos du voyage et des leçons du programme mais encore de réflexions personnelles.

Pour ces élèves, la justification de ce voyage vers les camps de concentration et d'extermination peut se résumer par les idées suivantes :

- s'informer,
- découvrir l'horreur d'une réalité historique,
- servir de témoin de cette réalité,
- construire la paix,

- découvrir l'agressivité humaine,
- informer les élèves,
- les faire réfléchir à propos de l'agressivité de l'être humain,
- inviter les élèves à se souvenir,
- combattre pour éviter le renouvellement d'une telle réalité.

De plus apparaissent les notions suivantes :

- l'émotion ressentie par le professeur,
- le respect de la jeunesse allemande,
- le retour à l'adolescence de guerre,
- le rapport avec les souffrances provoquées par les guerres actuelles,
- la solidarité dans le respect de l'individu.

Au lecteur de juger de l'efficacité de la méthode. Je ne désespère pas de la jeunesse d'aujourd'hui, même de la moins favorisée.

Léon MAZY.
Wemmel, le 17 juin 1984.

Les réponses des élèves

Section rénovée

- "Pour mieux s'informer sur le génocide et pour empêcher qu'il ne se renouvelle un jour en éduquant la jeunesse, car celui qui ne connaît pas l'histoire est condamnés à la revivre". - (17 ans, Belge)
- "Je pense : pour peut être allez voir en réalité ce qu'était les camps de concentration que l'on a déjà parler mais que l'on imagine mal. C'est peut être aussi pour pouvoir en parler mieux aux élèves pour qu'ils puissent s'avoire ce qu'a été le nazisme et le génocide exercer par les allemands. Pour que les générations suivantes se souviennent de ce qu'est un génocide, mais pas que ce sont les Allemands. Car personnellement je ne tient pas rigueur de ce massacre aux jeunes allemands qui n'ont rien à voir, je pense." - (16 ans, Belge)
- "Mon professeur de morale a participé à l'inauguration du mémorial belge, car il en croit en une paix mondial et il combat pour qu'elle existe un jour, pour cela il doit montré l'exemple aux jeunes qui plus tard dirigeront le monde et ils espèrent que ceux-ci seront comme lui pour une paix Mondiale. On ne peut arriver à celle-ci qu'en racontant à ceux qui ne l'on pas vécu les faits réels et atroces de la guerre (des guerres !). Le message de la paix Mondiale ne pouvant pas passé par les moyens publicitaires. Les professeurs de morale enseigne et instruisent les élèves pour que plus tard ils construisent "La Paix". - (16 ans - Français)
- "Je crois que mon professeur y a été pour se rendre compte des souffrances que tant de gens ont subbit, et je crois qu'il faut un certain courage pour voir tant d'atrocité en face. Il y a été peut-être aussi pour nous décrire un camp où tant de personnes ont été tués ou assassinés." - (15 ans - Belge)
- "Je présume qu'il voulait tout d'abord s'informé sur la vie des gens qui y étaient, voir comment ils étaient traiter. Il est contre la peine de mort et la violence. Pour ce rendre compte que Hitler était un fous et qu'il aurait du passé par ses établissements." - (16 ans, Belge)
- "Je pense que vous vouliez réelement s'avoire ce qu'il s'était passé dans ce camp. Et d'après ce que vous nous avez dit vous avez du voir des choses "oribles", terrifiante : a en pleurer." - (17 ans, Belge)
- "Il a voulu connaître les souffrances infligées à des innocents par ce que nous

appelons des hommes dans des conditions affreuses". - (15 ans, Grec)

- "Pour être témoin des injustices qui a eu lieu dans ces camps de concentration et pour essayer de se rendre compte de l'horreur qui y a été commis par les nazis durant la guerre". - (15 ans, Belge)

- "Car il a voulu sans doute se faire une idée de se qu'était l'horreur des camps de concentration. Pour "découvrir" la façon dont l'homme peut parfois se comporter envers les autres. Je pense que ce qu'il a vu, il ne l'oubliera jamais. Je pense même que tous cela l'a choqué." - (15 ans, Belge)

- "Car il est contre "le génocide" que fesait les allemands pendant la guerre." - (16 ans, Grec)

- "Pour que la vérité soit sus et que pour il n'y à pas une 2e fois. De voir les erreurs des autres pour ne pas les faire." - (15 ans, Marocain)

- "Il voulait voir comment les allemands torturaient leurs prisonniers et voulaient les faire parler." - (15 ans, Belge)

- "Mon professeur de morale y à participé car c'est un homme qui peut ressentir des douleurs, rien qu'en voyant ces gigantesque mur de beton. pour moi ces un philosophe." - (18 ans, Belge)

- "Car, c'est son devoir, d'allé observer ce que les nazis ont fait pendant le guerre. Afin d'informer les élèves, de manière à ce que ceux-ci ne font pas subir, plus tard, à des autres gens, ce que les nazis ont déjà fait subir à tous ceux qu'ils croyaient inférieurs à eux." - (15 ans, Belge)

N'ont pas répondu à cette question : deux élèves belges, un élève chilien, un élève italien, un élève marocain, un élève tunisien.

Section technique de qualification

- "Car il voulait voir ces oreur que fesait les nazi au juif et autres pour pouvoir en parler pour savoir ce que était vraiment ces tortures que l'on leur infligeait." - (16 ans, Belge)

- "Il voulait voir pour plus sinstruire de connaitre parce que le jour ou quelqu'un se moquera de cela il pourra lui expliquer lui informer la vérité sur le camp de concentration nazi d'Auschwitz." - (17 ans, Marocain)

- "Il y a participé pour la solidarité contre les mazis pour que, enfin c'est ce que je pense, il y ait une légalité pour tous les hommes, qu'ils soient noirs, blancs,

ou, jaunes, qu'ils soient musulmans, catholiques, juifs, etc, qu'ils soient plus riches ou pas qu'ils soient plus fort ou pas et principalement qu'ils soient handicapés ou pas il a droit à la vie, mais pour ce dernier point je cite mon avis, si l'être handicapé naît handicapé là je crois qu'on pourrait autoriset l'euthanasie mais si il naît normal et que c'est plus tard qu'il est handicapé je pense qu'il a comme nous droit à la vie." - (17 ans, Italien)

- "Je pense qu'il a été tout d'abord pour le visiter, mais aussi pour voir comment les gens appelé (NAZIS) n'étaient surment pas humains car pour faire des chose atroce comme cela il ne faut pas être humain, cette violence gratuite pour les NAZIS et en plus une parties de plesirs était des bête et rien d'autres." - (16 ans, Belge)

- "Pour une raison morale voir se qu'on vécu des millions de gens ces nombreux massacre ces torture. ces odeurs de mort." - (18 ans, Belge)

- "Par ce qu'il à vécu la guerre et ca l'ariste de voir des choses pareil et il a voulu apprendre comment ils vivaient dans ces camps." - (17 ans, Grec)

- "Par ce qu'il a vécu la guerre." - (18 ans, Marocain)

- "Parce ce que c'était l'occasion de voir et de nous dire ce que les Juifs ont souffert dans ce camp : vous nous avez parlez des chambres à gaz et de la superficie du camps, etc." - (18 ans, Grec)

- "Pour aller voir la tristesse qui regne la-bas et pour sourtout essayer de l'éliminer et de la combattre." - (17 ans, Belge)

N'ont pas répondu à cette question : trois élèves belges, deux élèves marocains, un élève espagnol.

Section professionnelle

- "parce qu'il a voulu nous montrer ce que les êtres humains peuvent faire quant il sont agressif il à voulu nous faire réfléchir sur ce que (les allemands on fais pendant la dernière guerre mondiale) sur ce que les êtres humains ont fait de tous temps. pour que cela ne recommence plus." - (16 ans, Belge)

- "Pour se souvenir, et bien comprendre ce qui c'est passé et y réfléchir, Et peut être penser où espérer que àa ne se reproduise plus." - (16 ans, Belge)

- "Pour se souvenir des anciens combattants. Avec leurs cruautés qui sont fait sousfrirer des milliers de gens pendant la guerre et c'étaient aussi voir à quelle point

l'être humain peut se faire torture sans raison." - (16 ans, Turc)

- "Pour se souvenir des cruautés de certains et les souvrance d'autres homme = pour montré se qui s'est passé il y a 40 ans. Et en voyans cela certains homme ne recommenceront pas ou ne commenceront pas." - (16 ans, Espagnol)

- "Notre professeur a été à Auschwitz pour que l'on ne disent plus de préjuger insenser." - (16 ans, Belge)

- "Pour voir si on sens raproche pas petit à petit. Pour se souvenir des morts de certains race. et pour la souvrance d'autre hetrumain." - (16 ans, Marocain)

- "pour inogurer à la mémoire de tous les homme qui sont mort au camp de la mort à Auschwitz et pour que la jeunesse n'oublie pas génocide qui ses passe en 1935 à 1945 et pour que ca ne recomance pas." - (16 ans, Grec)

- "pour la aniversaire de la liberation du camp de concentration d'Auschwitz par les russe en 1945 et pour la mémoire de mort." - (19 ans, Turc)

- "Vous êtes aller pour expliquer les souffrances que d'énorme gens et rappeler la cruauté de la guerre." - (15 ans, Belge)

- "Pour rappeler a ceux qui sont en guerres pour le moment. les anniversaires de tout les morts qu'il y a eu." - (15 ans, Belge)

- "Je pense que c'est pour aller se rappeler de mémoire de tout ceux qui y sont mort pour rien. Les Allemands voulaient être la tête du monde et masacrant plusieurs peuple. Pour ce rappeler la cruauté de certaine personne et pour savoir jusqu'elle peus aller." - (15 ans, Marocain)

- "pour que de t'elle chose ne se reproduise plus." - (17 ans, Espagnol)

- "Pour noufaire comprendre de la guerre et la violense et sequi a le plus orible au monde." - (16 ans, Chilien)

- "Pour ne pas qu'on oublie qu'il y a des millier de juifs et autre qui ont été tué la-bas, et pour qu'en voyent à on serait dégouter et pour que cela ne se reproduise plus." - (17 ans, Grec)

- "pour aller manifesté de l'olocauste qu'il a eu. 40 ans plus tôt pour montrer qu'il faut oublié se drame qu'il y a eu avec les Juifs, Belge Français ect..." - (15 ans, Belge)

N'ont pas répondu à cette question : un élève belge, un élève français, un élève italien, un élève marocain et un élève turc.

Overzicht van een projekt - anti-fascisme - uitgewerkt in het laatste jaar van een determinatiegraad van het Stedelijk instituut voor hoger middelbaar onderwijs.

Zij bekwamen hiermee de eerste prijs "Jeugd en Civisme" en de prijs van de Auschwitz stichting mei 1984.

Daarna de reacties van de leerlingen, die gedurende enkele maanden intens samenwerkten met Régine Beer.

REGINE, EEN PORTRET

- Zat. 28.5.-'83

In onze school - SINTO, Antwerpen L.O. is er open schooldag. In lokaal B5 is er een ander gepland in verband met racisme : een panelgesprek en een kleine tentoonstelling. Een deel van deze tentoonstelling wordt verzorgd door Regine Beer. Op dat ogenblik heb ik Regine nog nooit ontmoet. Ik ken haar van een interview dat me toen diep had geraakt. Vandaar de schuchtere vraag aan Regine of ze wou meewerken aan een videomontage, die we samen met leerlingen wilden maken. Welke groep leerlingen dat precies zou worden wisten we toen nog niet.

- sept '83

Een nieuw schooljaar. Frisse moed en veel goede voornemens. Een daarvan : een videomontage maken met Regine. Wikken en wegen. Uiteindelijk lijkt de groep 6 C.- de eindejaars - het meest geschikt. Op onze vraag of ze willen meedoen volgt een enthousiast antwoord. De knoop is doorgehakt. Met z'n negenen- zeven leerlingen en twee begeleiders zullen we proberen "iets" te maken met video. Toch wel bezorgdheid bij de begeleiders, want met film of video werken vergt veel geduld, tijd en blijvende inzet.

- Zat. 11-2-'84

Het voorbereidend werk : opzoeken, discussie, taakverdeling, leren werken met camera, enz. is voorbij. Om 10u worden we bij Regine verwacht voor een eerste interview. Iedereen heeft plankenkoorts. Regine helpt ons echter snel over de drempel heen en het wordt een interview dat uitloopt. We weten nu al dat de keuze uit een interview van anderhalf uur uiterst moeilijk zal zijn.

In de weken die volgen brengen we, samen met Regine, een bezoek aan het fort van Breendonk, de kazerne Dossin, Mechelen en het huis van de weerstand in Brussel, waar we vriendelijk en deskundig worden gegidst door Marianne.

Tenslotte nog een dag in Amsterdam. We mogen filmen in het Anne Frankhuis. De ontvangst is hartelijk. Heel de groep werkt nog steeds even enthousiast mee en de leerlingen hebben de hulp van de begeleiders niet meer nodig om opnames te maken. Na enige aarzeling nemen ze zelfs interviews af van een Duitse en een Engelse bezoeker.

Maandag 9-4-'84

De montage : "REGINE EEN PROTRET" is af. Bij iedereen een zucht van opluchting. Er is hard gewerkt aan de montage en er moesten nog heel wat aanvullende beelden gemaakt worden. Ook nu is heel de groep heel hard blijven meewerken : iedereen heeft zijn inbreng gehad in de groei van het geheel. Na de eerste montagedag - een volle zaterdag - waren de eerste "vier" minuten klaar. Toch geen ontgoocheling en geen inzinking.

- Zondag 27-5-'84

Prijsuitreiking van de wedstrijd "Jeugd en Civisme".

Meedoen aan deze wedstrijd is er pas achteraf bijgekomen. Toch vindt iedereen het een hele eer, dat we de eerste prijs kregen en bovendien de speciale prijs van de Auschwitz-Stichting.

De prijsuitreiking is veel plechtiger dan we verwachtten. Toneel, Muziek, Ballet, en dat op een heel hoog niveau. Heel hard getroffen door de bekroning buiten wedstrijd van een groep jonge kinderen, kinderen van belgen en gastarbeiders samen.

- Juni '84

Eindelijk de tijd om een balans op te maken. Voor mij blijven er duidelijk een aantal belangrijke dingen over. Er is het feit dat de leerlingen hebben geleerd hoe ze met filmmateriaal kunnen werken en dat ze ook een duidelijker inzicht hebben gekregen in de manier waarop een film tot stand komt; en dat is toch wel belangrijk in een maatschappij waarin het audiovisuele een steeds grotere rol speelt. Verder is er het bijna ongelooflijke feit, dat vrijwel heel de groep er heel de tijd is bijgeweest. Daarbij de overtuiging, dat het deelnemen aan de wedstrijd daarin geen rol heeft gespeeld.

Verder is er de ervaring - belangrijker dan het voorgaande - dat je bij jonge mensen de

groeïende verontwaardiging ziet, die volgt op de langzame bewustwording van wat de kampen en het fascisme geweest zijn.

Tenslotte is er voor hen en zeker ook voor mij : het getuigenis van Regine. Dat wat ze over haar leven verteld heeft, op de eerste plaats. Maar ook het getuigenis van haar leven nu : haar levensmoed, haar vreugde, het enthousiasme waarmee ze over haar kinderen en kleinkinderen vertelt.

Zo eindigt dan een verhaal, dat veel meer heeft gegeven en meer nog was het een voorrecht je te leren kennen. We hopen dat je voortgaat met je strijd om je grote droom te verwezenlijken : "Vrijheid voor iedereen". Je weet dat je niet alleen staat.

Heel hard bedankt.

René Cornelis.

Vr. 22 Juni 1984.

Regine,

Eerlijk, ik vond ons werk met jou een prachtervaring !

Nog nooit heb ik om éénzelfde thema zoveel verdriet, wilskracht en vriendschap beleefd. Het verdriet dat ik echt door merg en been voelde : jou verdriet.

Maar een verdriet gedeeld door zovelen. Een verdriet dat wij nu ook meer beseffen dan voorheen. De pijn en het leed dat wij zeker niet willen meemaken, dat zeker niet meer mag gebeuren (ondanks dat we op het nieuws niets anders horen !)

Jouw wilskracht, die ik echt bewonder.

En dan vooral de vriendschap die van jou uitstraalt.

Ik ben echt blij, jou te hebben leren kennen, de dagen die we hebben doorgebracht in Amsterdam, Brussel en bij jou thuis waren echt fijn en leerrijk.

Ik wil je hiermee graag danken voor de ervaring en leer die ik rijker ben geworden.

Voor een fijne vrouw als jij,

van Els.

Els van Aken
W. Raabe str. 17
2050 Antwerpen
Tel. 03/219.09.13.

't Was een fantastische ervaring en ik ben blij dat ik aan dit project heb meegewerkt. De uren die we samen hebben doorgemaakt hebben me heel wat gedaan en heel wat bijgeleerd. Ik had het voor geen goud willen missen.

Bedankt,

Linda.

Meewerken aan de film was voor mij een unieke ervaring, die ik voor geen geld zou hebben willen missen. Er zijn dingen die ik nu begrijp en zie, waar ik vroeger geen idee van had. Ik wist wel wat er in die periode gebeurd was, maar nu zijn me de gruwelen pas echt duidelijk geworden. Ik hoop dat uw werk nog vele mensen zal wakker maken.

Nog bedankt voor de fijne uurtjes.

Sandra.

Ik ben zeer blij dat ik aan dit project heb meegewerkt.

De samenwerking was zeer plezierig en toch ontspannend.

De inhoud van de film, die wij aan U te danken hebben, vond ik schitterend. Maar vooral de boeiende gesprekken over het gebeurde onheil tijdens de oorlog zijn mij bijgebleven. Soms heb ik met de krop in mijn keel gestaan.

Dank !

Eddy.

Ik vond het een prachtig ervaring. Ik wist wel dat er allerlei erge dingen gebeurden, maar ik heb er nooit echt bij stilgestaan. Maar als je dan echt gebeurde feiten te horen krijgt van een ex-gevangene, dan sta je wel even stil en begin je na te denken.

Ik kan niet erg in woorden omzetten hoe ik het allemaal vond, maar ik vond het in één woord : PRACHTIG ! Vooral omdat ons produkt nu ook te zien zal zijn, wat wel meer illustreert dan dat er iemand vooraan in de klas alles komt vertellen, wat wel het noodzakelijkste is.

Ik ben blij dat zoiets gedaan wordt, want ik denk dat niet veel jonge mensen weten tot wat een mens eigenlijk allemaal in staat is.

Bedankt Regine.

Kristine.

Réunion des enseignants du voyage à Auschwitz 1984

Hôtel Ramada, le 27 mai 1984, un dimanche exceptionnel : des enseignants venus des régions tant francophones que néerlandophones du pays pour un "Jamais plus d'Auschwitz", des hommes et des femmes réunis par la camaraderie pour un idéal commun : celui du Comité de la Fondation Auschwitz présidé par Paul Halter qui adresse à ses nouveaux amis quelques paroles de bienvenue : -

"Vous qui croyez en Dieu, vous qui n'y croyez pas". Eluard déjà avait réalisé ce que des conditions spécifiques pouvaient créer comme liens entre des êtres qui au départ n'avaient rien en commun.

.....
Nous ne désirons pas nous confiner dans le passé, mais envisager l'avenir et grâce à votre aide, avec optimisme, car seuls, nous ne pouvons rien, mais ensemble, nous pouvons réaliser de grandes choses".

Un dimanche exceptionnel : un beau discours de notre Président international, Maurice Goldstein ; une allocution chaleureuse de Madame Lambot, Echevin des Archives de la Ville de Bruxelles ; une exposition de photos prises au cours du voyage ; un dessin symboliste offert par M. Claverie, une création en fils de fer barbelés venus de Birkenau et réalisée par M. Tasquin ; des suggestions constructives de M. Andrienne ; des paroles amicales d'André Dehaspe qui nous avait accompagnés précédemment à Auschwitz à titre d'enseignant et qui a gardé depuis lors un contact suivi avec la Fondation Auschwitz.

Un dimanche exceptionnel, plein d'amitié, de joie des retrouvailles, de chaleur et d'idéal.

Un dimanche exceptionnel, mais où il manquait hélas une discussion sur les problèmes du fascisme et du nazisme.

Mais il y aura d'autres dimanches exceptionnels organisés par la Fondation Auschwitz. A nous de prendre l'initiative d'un débat. A nous de perpétuer le message de ceux qui ont survécu à l'enfer.

D.G.